

M, 1956

B U L L E T I N

SOCIÉTÉ SUISSE DES AMÉRICANISTES (SSA)
SCHWEIZERISCHE AMERIKANISTEN-GESELLSCHAFT (SAG)

MARS 1956

VIIÈME ANNÉE

No. 11

MEMOIRES ORIGINAUX

Les Dieux et les Esprits dans le Vodou Haïtien (fin).

par Alfred METRAUX.

La mer, sa faune et sa flore, ainsi que les bateaux qui la sillonnent sont sous le pouvoir d'Agoué-taroyo, le dieu marin que l'on invoque aussi sous les noms de "Coquille de mer", de "Nègre de l'eau salée", de "Nègre sur la mer", d'"Anguille" ou de "Tétard l'étang". Il a pour emblèmes des bateaux en miniature, des avirons peints en bleu ou vert, des coquilles ou des madrépores, et parfois aussi de petits poissons en métal. Les vapeurs à cheminées fumantes et les bateaux de guerre hérissés de canons que l'on voit si souvent peints sur les murs des sanctuaires de Port-au-Prince attestent la popularité dont jouit ce dieu marin auprès d'une population qui vit dans une large mesure de la mer et des activités commerciales. Agoué est représenté aussi, bien que rarement, par un trident. Il faut sans doute voir dans le choix de ce symbole une réminiscence classique qui n'est pas surprenante dans un milieu fréquenté par des intellectuels sortis du lycée. Les fidèles interprètent aussi comme portraits d'Agoué les images de Saint-Ulrich sur lesquelles figurent des poissons.

Sa couleur symbolique qui est le blanc et sa qualité de "loa blanc" font qu'on le décrit comme un mulâtre au teint clair, aux yeux verts comme la mer. Il aime le son du canon; toute référence aux signaux ne peut que lui être agréable:

Agoué, reté sou lan mè,
Li tiré-o, li tiré-o, Agoué-taroyo.

(Agoué-taroyo vit sur la mer, il tire, il tire, Agoué-taroyo).

Ou signalé Agoué-taroyo,
 M'ape signalé Agoué-taroyo,
 M'ape signalé kouala zangui,
 Signalé douan ouelo,
 M'ap signalé,
 Président Agoué.

(Tu fais des signaux, Agoué-taroyo, je ferai des signaux Agoué-taroyo, Je ferai des signaux kouala zangui, je ferai des signaux douan ouelo, Je ferai des signaux, Président Agoué).

Agoué a pour épouse la belle Ezili, mais elle trompa avec Ogou-badagri ce Mars de la mythologie vodou. Ulcéré par sa disgrâce, Agoué résolut de se venger et, pour mettre son projet à exécution, il invita Ogou dans sa résidence des Trois Islets, au large de la rade de Port-au-Prince. Ogou s'y rendit et reçut tout d'abord le meilleur accueil. On lui servit un repas où l'on but de l'orgeat, du peppermint et du rhum. Agoué-taroyo ne tarda pas à chercher querelle à son hôte: il lui reprocha en termes très vifs d'avoir séduit sa femme. Ogou répliqua que c'était à lui de se plaindre, puisqu'en fait Ezili lui appartenait. Ces mots mirent Agoué hors de lui. Il démasqua ses batteries et fit feu sur Ogou avec toutes ses pièces, mais ce dernier étant forgeron faisait fondre les boulets en l'air. Agoué donna l'ordre à sa garde, sous le commandement de général Clermeil, de foncer sur Ogou et de le tuer. Ogou, assailli de tous côtés, allait succomber sous le nombre, quand un grand tambour "assotor" vint se poser sur le rivage. Se dégageant à coups de sabre, Ogou enfourcha le tambour et vola à travers les airs, poursuivi par Agoué et les loa de son escorte qui fendaient l'eau dans des barques. Ogou, qui est le dieu du feu, fit bouillir la mer et disparut derrière un écran de flammes et de feu.

Agoué-taroyo est le protecteur des gens de mer qui se tournent vers lui en cas de danger. Leur foi dans sa protection s'exprime de façon simple et touchante dans le chant suivant:

Maît Agoué, côté ou yé ?
 Ou pas oué moin nan récif ?
 Agoué-taroyo, côté ou yé,
 Ou pas oué moin sous la mè,
 M'gain z'aviron nan main moin
 M'pas ça tounain déyé,
 M'douvan déjà,
 M'pas ça tounain déyé,
 Maît'Agoué-woyo, coté ou yé nou
 Ou pas oué moin nan récif ?

(Maître Agoué, où es-tu ? Tu ne vois pas que je suis sur le récif? Agoué-taroyo, où es-tu ? Ne vois-tu pas que je suis sur la mer ? J'ai un aviron à la main, je ne puis revenir en arrière, Je suis déjà en avant. Je ne puis retourner en arrière. Agoué-taroyo, où es-tu? Ne vois-tu pas que je suis dans le récif?)

Les fêtes d'Agoué se célèbrent naturellement sur le bord de la mer (parfois sur celui d'un étang ou d'une rivière) et l'on porte en procession le bateau qui le symbolise. Les mets de toutes sortes dont Agoué est friand, ses boissons préférées (le champagne entre autres), sont placés sur un bac - petit meuble à comparti-

ments superposés qui est peint en bleu et orné de motifs marins. A Port-au-Prince, la confrérie qui fait le "service" loue un voilier, s'embarque pour se rendre aux Islets, récifs situés à quelques kilomètres du rivage. Cette excursion marine se fait dans une atmosphère de fête. Le bateau est pavoisé de banderoles, les drapeaux du houmfo claquent au vent, les tambours battent et les hounsi s'essaient à danser tant bien que mal au fond de la barque. Lorsque le bateau est à hauteur des îles, on jette à la mer un ou plusieurs moutons blancs et enfin le bac, sur lequel sont attachées des poules blanches. Après quelques libations à la mer, on s'éloigne à pleines voiles sans regarder en arrière, pour ne pas surprendre le loa au moment où il vient chercher les cadeaux qui lui sont offerts. C'est à ce moment que des possessions se produisent, provoquées les unes par Agoué, les autres par Ogou-balindjo et Agou, loa qui "marchent" avec Agoué et sont en relation avec l'eau. On doit veiller à ce que les possédés, ayant en eux des loa marins, ne sautent pas par-dessus bord. Il est vrai que s'ils le faisaient, le dieu les protégerait. Un des acolytes de Maman Lorgina m'a raconté en sa présence et sans qu'elle le niât que dans sa jeunesse, il lui était arrivé par la volonté d'Agoué de se jeter à la mer et de gagner le rivage à la nage. A plusieurs reprises, elle avait plongé jusqu'au fond de la mer et en aurait rapporté sept coquilles et sept poissons !

Les offrandes à Agoué peuvent aussi être entassées sur une petite barque que le courant est chargé de porter aux Trois Islets. Si les flots les ramènent, c'est qu'Agoué refuse le sacrifice et qu'un autre "service" doit être organisé pour l'apaiser.

Alors que Sogbo fait gronder le tonnerre et jette sur la terre des pierres que les paysans recueillent pieusement et vénèrent comme des talismans, Badé déchaîne les vents. Tous deux semblent partager ces fonctions avec Agou qui, comme le spécifie le chant suivant, est lui aussi un génie de la tempête :

Agaou venté, venté !
 Li venté Nodé,
 Li venté Siroi.
 Agaou c'est pas moune icit.
 Agaou grondé, grondé,
 Li grondé l'orage.
 Agaou venté, venté !
 Li venté, venté !
 Agaou so(r)ti lan Guinin.
 Li venté, li grondé.

Si la terre tremble, c'est qu'Agou est mécontent. Les possessions d'un loa qui est identifié aux forces les plus brutales de la nature ne sauraient être que violentes. Si ceux qu'il "monte" ne sont pas de taille à le recevoir dans leur corps, il peut les détruire. Les possédés d'Agou, afin d'imiter les grondements du tonnerre et les mugissements de la tempête, gonflent les joues, soufflent et crachent comme des phoques, répétant: "C'est moi canonnier Bon Dieu, lors m'grondé, ciel ac té tremblé....."

Loa Petro.

L'opposition entre loa rada et loa petro n'est pas sans rappeler le contraste qui, dans la Grèce ancienne, existait entre les Olympiens et les divinités chtoniennes. De même qu'à côté du

Zeus olympien il y avait un Zeus chtonien, le vodou connaît un Legba rada et un Legba petro. Le culte qui leur est rendu est différent, mais ce changement dans le registre rituel correspond-il à une nouvelle image de la divinité ? Les deux Legba se ressemblent sans doute comme des frères, mais chacun a subi l'influence du milieu auquel il appartient. Legba petro est apparemment plus "raide", plus violent que son alter ego rada. Ce sont là des nuances plutôt que des contrastes très marqués. Comme nous l'avons vu, un grand nombre de divinités rada ont leur double dans la classe des petro. Certains sont par définition des divinités malveillantes, mais chez d'autres, c'est moins la férocité que la dureté ou la sévérité qui constituent la marque distinctive de leur caractère.

Quelques loa occupent une position marginale entre les catégories rada et petro et sont rangés, selon le cas ou les informateurs, tantôt dans un groupe, tantôt dans l'autre. Les Simbi, de par leur nature, appartiennent aux rada, mais seraient célébrés selon le rite petro lorsque, négligés par leurs serviteurs, ils sont tenaillés par la faim.

Tout comme Damballah, les Simbi sont les gardiens des sources et des mares. Ils ne quittent qu'à regret la fraîcheur de l'eau. Une des hounsi de Desina ayant été "montée" par Simbi-yan-kita, ne cessait de répéter "de l'eau, de l'eau", puis, haletante, elle alla se jeter dans un bassin. Les "services" pour les Simbi se font près des sources et plusieurs chants qu'on "lance" en leur honneur mentionnent spécifiquement les sources comme leur demeure habituelle :

Simbi, nan souce o,
Rélé loa yo, O papa Simbi, etc.

Grand'Simbi wa yo
Grand'Simbi, soti lan souce
Li tout mouillé.

Si étroite est l'association entre Simbi et l'élément liquide que l'on est surpris d'apprendre que Simbi-yan-paka écrase du feu dans sa main. Les enfants qui vont chercher de l'eau aux sources risquent, surtout s'ils ont le teint clair, d'être enlevés par Simbi qui les entraîne sous l'eau, non pour leur faire du mal, mais pour les prendre à son service. Après quelques années, il les renvoie sur terre et leur accorde, en compensation pour leur exil, le don de clairvoyance qui leur permettra de faire fortune comme devins.

Dans le monde surnaturel, les Simbi font figure de hungan. Il leur arrive même de se substituer aux hungan en les possédant et de conduire eux-mêmes des cérémonies. Ils président à la préparation des paket, ces talismans dont nous aurons l'occasion de nous occuper.

Les possessions des Simbi ont un caractère violent. M. Leiris et moi fûmes témoins de transes collectives attribuées à cet esprit. Au moment où retentirent les chants à la gloire des Simbi, une dizaine de personnes furent la proie du dieu et se précipitèrent vers le péristyle, bousculant tout devant elles. Elles se mirent à exécuter une danse frénétique, quelques possédés

s'affrontant tête contre tête, comme des taureaux luttant dans un pâturage. Hommes et femmes se roulaient dans la poussière. Deux jeunes filles, étendues sur le dos, tressautaient rythmiquement et se déplaçaient par saccades. Des Simbi, s'emparant de chaises, menacèrent de se les lancer aux visages, mais n'en firent heureusement rien. S'abandonnant corps et âme au rythme des tambours les "Simbi" ne semblaient obéir qu'aux impulsions de leur propre fantaisie.

Un grand nombre d'Ezili appartiennent à la classe des petro. Ezili-jé-rouge, dont nous avons signalé le caractère mal-faisant, passe pour être l'épouse de Simbi-yan-dezo. La violence de ce dernier, lorsqu'il est ivre, l'oblige parfois à le quitter. Les autres Ezili petro sont Ezili-mapyang, Ezili-coeur-noir, Ezili-boumba et Ezili-kokobé (Ezili la recroquevillée). L'épithète qui leur est attachée suggère donc la méchanceté et il est probable que toutes sont des loa disposées à seconder les sorciers qui flattent leurs instincts cruels. Dans le chant suivant, Ezili-kan-likan est accusée de manger du "cabri à deux pieds", c'est-à-dire de la chair humaine :

Ezili kanlikan elou,
A la loa qui raide (bis)
Ezili oumandé cochon
M'apé ba ou li
Ezili mandé cabrit dé pied
Coté poul'prend pou ba-li.

(Ezili kanlikan elou, ah, quel loa sévère. Ezili, tu demandes un bouc à deux pieds, où pourrais-tu le prendre ?).

Marinette-bois-cheche, l'un des loa les plus redoutés de la classe des petro, nous est particulièrement bien connue grâce à une excellente monographie que Madame Odette M. Rigaud et M. Lorimer Denis lui ont consacrée. C'est une diablesse vouée au mal et l'exécutrice des basses oeuvres de Kita, lui-même un grand loa sorcier. La chouette est l'animal symbolique de Marinette ou, si l'on veut, elle est une chouette, car ceux qu'elle possède s'efforcent de ressembler à cet oiseau. Ils font "bec à terre" - baissent la tête - laissent pendre leurs bras comme des ailes et recourbent leurs doigts en griffes. Marinette est surtout réverée par les loups-garous qui lui font des "services" propitiatoires lorsqu'ils ont besoin de son aide. Elle vagabonde dans les bois et c'est là que ses "serviteurs" viennent déposer leurs offrandes dans des endroits secrets. Elle s'y rend à la faveur de la nuit, afin de ne pas devoir partager sa nourriture avec quelque autre loa, car elle passe pour une divinité "chiche".

Le culte de Marinette-bois-cheche n'est pas répandu dans tout Haïti. Au moment de notre séjour, il gagnait les départements du sud. Les cérémonies en son honneur sont célébrées en pleine campagne sous une tente élevée près d'un "poteau-démembré". On allume un grand feu dans lequel on jette du sel et de l'essence. Le houngan provoque des possessions parmi l'assistance en frappant les gens qui l'entourent avec un foulard rouge. Par la bouche de ses "chevaux", Marinette avoue ses crimes et se vante du nombre de gens qu'elle a "mangés". Houngan et possédés se jettent dans le feu qu'ils piétinent jusqu'à ce qu'ils l'aient éteint. On lui sacrifie des poules - celles-ci doivent être plumées vivantes -, des chèvres et des truies de couleur noire. Marinette-bois-cheche est

la maîtresse de Petro-jé-rouge, mais est aussi la femme de Ti-Jean-pied-sec, connu aussi sous le nom de Ti-Jean-pied-fin, Prince Zandor, Ti-Jean Zandor; c'est le même personnage que le Joãozinho du folklore brésilien. C'est un petit homme, habillé de rouge, qui sautille sur une jambe et se perche volontiers sur le sommet des palmistes, d'où il surveille les routes et d'où il se jette sur les passants, qu'il tue pour les manger. Il m'a suffi d'observer les jeux de physionomie et les gestes d'une femme que Jean Zandor habitait pour que me fût révélée toute sa nature violente et rageuse. La possédée, les yeux dilatés et fixes, commença par marcher à reculons, les bras dans le dos. Quand les tambours s'arrêtèrent, elle tomba à genoux près de la fosse contenant les restes du sacrifice, et se mit à jeter furieusement les bras d'un côté et de l'autre, comme un être en proie à un immense chagrin. Puis, croisant les bras sur la poitrine, elle les mordit à belles dents. Quand on eut fait éclater près d'elle de petites charges de poudre, elle tendit ses bras vers la fumée et, plongeant sa tête dans la fosse, la secoua avec une énergie presque féroce.

Les loa Mondongue-mousai font aussi partie d'un des nombreux groupes Congo; ils sont très célèbres, même en dehors des milieux vodouisants, à cause d'une singularité de leur culte: on leur offre des chiens vivants dont les loa mordent le bout de l'oreille pour en sucer le sang. Comme ce sont des génies malfaisants, il y a danger à ne pas les satisfaire. A Marbial, une famille qui avait pris à la légère la requête des Mondongue, en fut cruellement punie: elle perdit un enfant, et, le jour des funérailles, un loa Mondongue descendit dans un parent pour annoncer que si on lui avait donné du chien à manger, l'enfant serait encore en vie.

Les Guédé.

Bien que les membres de la grande famille des Guédé soient rattachés aux principales classes de loa, ils n'en occupent pas moins par rapport à celles-ci une position tout à fait marginale. L'ambiguïté de leur état tient, sans doute, à ce qu'ils sont les génies de la Mort. Ils ne manquent jamais de se manifester au cours des cérémonies, mais leur apparition est toujours tardive, car leur présence est jugée inquiétante par les autres loa qui les craignent et les évitent. Souvent ils prennent la fuite à leur approche. Il ne faut pas confondre les Guédé avec les âmes des morts et les revenants. Même si, par leur accoutrement, ils cherchent à représenter des cadavres, ils ne peuvent être qualifiés de "morts". Ce sont des loa de même essence que les autres, mais dont les activités et les fonctions se circonscrivent au domaine de la Mort.

A l'époque de la Toussaint, les Guédé s'abattent sur les villes et les campagnes; ce n'est pas seulement dans les houmfo que l'on rencontre leurs possédés, mais aussi dans les rues et sur les places publiques où ils s'exhibent en plein midi. La seule vue des Guédé suffirait à provoquer l'effroi en raison des images funèbres qu'ils suggèrent, si ces esprits n'alliaient à leur caractère sinistre un tempérament cynique, jovial et franchement obscène. Leur entrée en scène est toujours accueillie avec joie par l'assistance. Elle sait que l'on peut compter sur eux pour introduire dans le déroulement des cérémonies une note de franche

comédie. Leur voix nasillarde provoque à elle seule le rire, bien qu'elle soit censée reproduire la façon de parler de la camarde. Leur langage est plein d'imprévu. Ils déforment les mots les plus communs ou les remplacent par d'autres. Les lunettes deviennent des "doubles languettes", le rhum du "pissetigue", le clairin "claleko". La salacité des Guédé ne se limite pas à leur langage: quand ils s'affublent d'un grand phallus de bois, ils déchainent des bouffonneries qui bravent l'honnêteté. Toutes leurs plaisanteries ne sont pas aussi épicées. Il en est de plus innocentes, comme par exemple de se verser du rhum dans l'oreille ou de boire une décoction de piment - de vingt et un piments, dit-on, - ou de s'en laver le visage. Ceux qui se risqueraient à ce jeu sans être habités par un Guédé seraient cruellement brûlés.

Leur danse favorite est le banda, au rythme entraînant, mais qui consiste en déhanchements suggestifs et qui se prête à des fioritures lascives. Les Guédé possèdent un répertoire de chansons égrillardes ou simplement ordurières qu'ils chantent en affectant des airs stupides, le doigt levé et en prolongeant les dernières notes.

Ce portrait serait incomplet si on n'ajoutait que les Guédé sont volontiers farceurs, que plusieurs d'entre eux sont des génies chapardeurs et mendient sans vergogne. C'est peut-être parce qu'ils sont 'vagabonds' que certains Guédé sont si "chiches". Ils font enterrer les aliments qu'on leur offre et qu'ils ne peuvent consommer pour venir les déterrer plus tard et les manger tout pourris.

L'accoutrement des Guédé reflète l'ambivalence de leur caractère. Par certains côtés, il est effrayant et, par d'autres, ridicule. Ils se coiffent de chapeaux claques, de melons ou de vieux chapeaux de paille garnis de crêpe, ils enfilent une vieille redingote noire, sans doute pour représenter un croque-mort ou un personnage officiel en deuil. Parfois, ils portent un col montant et des manchettes amidonnées. Ils sont invariablement munis d'une canne et tiennent à la main leur bouteille de "trempé", qui est surmontée d'une croix noire. Il est un accessoire que les Guédé considèrent comme indispensable: ce sont des lunettes, noires de préférence. Si on ne les leur fournit pas, ils iront les voler sur le nez des spectateurs. D'autres Guédé, afin de ressembler à des cadavres, se mettent du coton dans la bouche et les narines et s'attachent une mentonnière en toile blanche autour du visage.

Baron-Samedi, Baron-la-croix, Baron-Cimetière, Guédé-nibo et Madame Brigitte sont les représentants les plus en vue de cette redoutable famille de loa. Les "Barons" forment une sorte de triade, si unie qu'on ne sait s'ils sont des divinités distinctes ou les trois aspects d'une seule et même divinité. L'imagination populaire prête à Baron-Samedi l'aspect d'un entrepreneur de pompes funèbres. Dans certains houmfo des chromos représentant le "débauché", un noceur décafé, en redingote qui est ramené chez lui par deux joyeux compagnons, sont censés figurer Baron et ses deux "frères". Son emblème est une croix noire surmontant un faux tombeau et que l'on revêt d'un haut de forme et d'un habit noir. Les instruments du fossoyeur (pelle, pic et houe) font partie des attributs de Baron, et c'est pourquoi il est aussi connu sous l'épithète de Trois-pelles, Trois-piquois et Trois-houes. Les récipiendaires dans lesquels sont déposées les offrandes à ce loa sont

peints en noir et décorés d'un crâne et de tibias.

L'épouse de Baron, Grande Brigitte, Maman ou Mademoiselle Brigitte a elle aussi une autorité sur les cimetières, en particulier sur ceux où une femme fut enterrée la première. De son union avec Baron sont nés le général Jean Baptiste Tracé (Tracé-Jean-Simon) qui "trace" le pourtour des tombes, le général Fouillé, qui les "fouille", Ramasseur de Croix, et enfin une bonne trentaine de Guédé dont nous parlerons plus loin.

C'est à propos de Guédé-nibo que nous avons recueilli un des rares vestiges de mythes africains dont le souvenir se soit conservé. Loco, en passant par le pont de Miragoane, heurta du pied un paquet. Il le ramassa et l'ayant ouvert, il vit qu'il contenait une pierre. Il la porta dans son houmfo, où elle se transforma en enfant. Loco, fort embarrassé, alla consulter son voisin Ogou, qui lui conseilla de baptiser le petit garçon. Maître Ogou devint son parrain et plus tard l'adopta pour faire son éducation. Nibo veut même se faire passer pour le frère d'Ogou-badagri, au grand déplaisir de ce dernier, qui le tient en grand mépris. Si, à l'occasion d'une cérémonie, Ogou-badagri rencontre Nibo, il le chasse ou le force à s'agenouiller pour lui demander pardon.

Nous venons de voir qu'il fait partie du Gouvernement de Baron. Il n'est jamais loin de ce loa, comme il est dit dans le chant suivant:

Déyè la croix Guédé (bis)
Guédé-nimbo qui dit
Ou déyè la croix
Grand merci, Bon Dieu,
etc...

En fait, ses attributs se confondent avec ceux du chef de la famille. Il veille sur les tombes et c'est à lui que les magiciens doivent s'adresser s'ils veulent se servir d'un mort dans leurs rites d'envoûtement.

Beaucoup de membres de la famille Guédé ne sont pour nous que de simples noms, faute d'avoir pu nous faire une idée de leur caractère en observant la conduite de ceux qu'ils possèdent. Guédé-vi porte le nom qui est donné au Dahomey à l'ancienne population du plateau d'Abomey, qui était censée descendre de Guédé; Guédé-oussou est une divinité quelque peu déchu de la haute position qu'elle occupait au Dahomey, où on la révère toujours. Guédé-loraille (l'orage) est une femme de petite taille, qui se manifeste pendant les orages. Guédé-ti-wave ne m'est connu que par un chant où il se plaint des injustices qui lui sont faites et de la mauvaise nourriture qui lui est servie. Guédé-masaka est un génie féminin "qui porte dans une sacoche un cordon ombilical et des feuilles empoisonnées".

L'image que je tracerai des autres membres de cette intéressante famille m'est suggérée par le comportement de ses possédés. Guédé-brave, en dépit de son nom, m'est apparu sous l'aspect d'un personnage fanfaron, impudent et chapardeur. Il est célébré par un chant qui ne manque pas d'une certaine envolée lyrique :

Moin di brave-ô !
 Rhélé brave-ô, garçon téméraire !
 Bout' bannan(e) li, témérai(re) !
 Morceau poul(e) li téméraire !
 Gnou coup clairin li témérai(re) !
 Morceau patate li témérai(re) !
 M'apé rhélé brave Guédé.
 Vini sauver z-enfant là-haut !
 Brave-ô ! rhélé brave !
 Garçon témérai(re) !

(Je dis Brave, oh! Appelez Brave, oh! C'est un garçon téméraire ! Son bout de banane est téméraire ! Son morceau de poule est téméraire ! Son coup de clairin est téméraire ! Son morceau de patate est téméraire ! J'appelle Brave-Guédé. Venez là-haut sauver les enfants ! Brave, oh ! Appelez Brave ! C'est un garçon téméraire!)

Capitaine Zombi ou Capitaine Guédé est resté pour moi attaché au souvenir du houngan Baskia qui fut possédé par lui au cours d'une danse. Les pantalons retroussés jusqu'au-dessus des genoux, un gros cigare à la bouche, Capitaine Zombi venait offrir à ses amis des rasades de rhum. Guédé-double - ainsi nommé sans doute parce que c'est un loa qui confère le don de double vue - s'incarnait dans une jolie hounsi du houmfo d'Abraham qui, lui, était possédé par Guédé souffrant. Quand il était habité par ce loa, Abraham revêtait une robe noire, se coiffait d'un chapeau melon et tenait à la main une boule de cristal dans laquelle il lisait l'avenir de ses invités. C'est dans le même sanctuaire que je fis connaissance avec Guédé-z-araignée, qui forçait son "cheval" à mimer les mouvements de cet insecte. Guédé-ti-pete descendait toujours dans la tête d'une malheureuse fille qui, à la suite de quelque maladie, avait perdu son nez. Elle enfilait pour l'occasion un surcoût de marin et dansait de la façon la plus gaie en jetant ses jambes aussi haut que possible. Guédé-fatras ne manquait jamais de posséder le houngan Tullius qui exécutait alors sa fameuse danse de Fatras que j'ai décrite ailleurs. Un chant à l'honneur de Fatras contient sous forme de questions et de réponses un éloge de la puissance des Guédé: "Si vous avez besoin d'un wanga, où allez-vous? A la maison de Guédé ! Si vous avez besoin d'un conseil, où allez-vous ? A la maison de Guédé. Si vous avez besoin d'un traitement, où allez-vous ? A la maison de Guédé."

Linteau est un loa enfant de la famille des Guédé qui impose un comportement puéril à ceux qu'il "monte". Ceux-ci marchent gauchement, avec une certaine raideur, comme un bébé qui sait à peine se servir de ses jambes. Ils prononcent des paroles incohérentes et pleurent pour qu'on leur donne à manger. L'assistance traite Linteau en petit enfant et le taquine gentiment. Guédé-fait-que-paraitre, qui ne s'est manifesté en ma présence qu'en une seule occasion, s'est comporté en membre de la famille sans se singulariser par quelque particularité. Il parlait du nez, proférait des obscénités et chanta un chant scabreux. Ayant offert, par l'entremise de Desina, une grande fête aux Guédé, ceux-ci accoururent en foule et dansèrent le plus joyeusement du monde jusqu'à l'aube. Parmi mes invités, on me signala Guédé-caca, Guédé-andre-toute, Pignatou-Guédé et Madame Kikit ! Achille-piquant est un parent des Guédé dont il a le nasillement et la curieuse habitude de se verser du rhum dans l'oreille.
